

STÉPHANE AUDEGUY

# ROM@

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LA THÉORIE DES NUAGES, *roman*, 2005 (« Folio », n° 4537).

FILS UNIQUE, *roman*, 2006 (« Folio », n° 4654).

LES MONSTRES, 2007, collection Découvertes Gallimard (n° 520).

PETIT ÉLOGE DE LA DOUCEUR, *essai*, 2007 (« Folio », n° 4618).

L'ENFANT DU CARNAVAL, *essai*, L'un et l'autre, 2009.

IN MEMORIAM, *essai*, Le Cabinet des lettrés, 2009.

NOUS AUTRES, *roman*, 2009 (« Folio », n° 5048).

ROM@



STÉPHANE AUDEGUY

ROM@

roman

*nrf*

GALLIMARD



I

## ROMA

C'est un homme ou une pierre ou un arbre qui va  
commencer le quatrième chant.

LAUTRÉAMONT





## *ville éternelle*

Parfois j'aurais voulu être un homme, mon amour. Ou alors une femme. Je ne suis pas sectaire. Non que les différences m'échappent, mais que rêver de faire sinon de les mêler? Encens sucrés des vulves marines, papillons de nuit des caresses secrètes, coquillages de nacre, verges de sang lourd, flancs doux des collines du Lazio où danse la poussière des insectes bleutés, corps fourbus écrasés au printemps de leurs draps, fesses musculeuses qui balancent en cadence, je vous chéris. Mes obélisques et mes colonnes bandent au ciel tout aussi bien que les seins roses de mes dômes. Mes fenêtres s'ouvrent aux désirs du vent qui tord les rideaux. Quatre lettres tirées aux loteries de l'histoire : Roma. Et tous ces grands savants qui se penchaient sur moi; certains me déclarant femelle, comme une louve ou comme une putain, d'autres disant que je devais mon nom au mâle fondateur qui traça mon enceinte; d'autres encore, qui se voulaient malins, exhumant un vieux nom de mon fleuve, me proclamaient la fille de Rumon. Moi, je ne disais

rien, naturellement; mais n'en pensais pas moins. Au petit jeu fastidieux de la vérité je leur souhaitais bien sûr tout le plaisir du monde, et ne m'en mêlais pas. Enfin j'avais vécu, comme toi, mon amour, comme tout le monde : une vie, toute une vie, rien qu'une vie.

Mais pour refaire l'amour, j'aurais inventé d'autres sexes et d'autres mondes, à donner le vertige. À la gare ferroviaire d'Ostia Antica des touristes appliqués descendent en feuilletant leurs guides, à Roma Ostiense mon amour et moi-même courons comme les autres vers la sortie, le claquement des portes en talons militaires, les soupirs déchirants de l'autocar bondé. Des paysages mornes défilent dans un bruit de métal et de freins, ensuite la plaine file jusqu'à la mer dans le bruissement doux des roseaux gris du Tibre, où glissent des poules d'eau et des sacs en plastique.

Nous marchons au milieu des familles à glacières, des amoureux blottis, des enfants trop sérieux qui bâtissent des empires de sable à tours crénelées qui durent jusqu'au soir, et dans l'émotion grecque nous retrouvons la mer. Je m'avance dans l'eau tiède jusqu'à la poitrine, et ma main palpite dans la tienne, à quelques mètres du rivage nous refaisons l'amour, sous un ciel bleu clair que griffent des cirrus, gracieux comme des chats, et nous ne cherchons pas pourtant à choquer les passants, ni les familles agglutinées, ni les vendeurs de coco, ni les vieillards calés dans leurs chaises de toile, parasols alanguis; d'ailleurs le bleu incandescent de la mer Tyrrhénienne dissimule nos sexes, tandis que nous jouissons à l'école des vagues. Et quand nous retournons sur le sable brûlant, l'un comme

l'autre rendus à notre forme première, l'un et l'autre à nouveau confinés aux deux mètres carrés de notre peau humaine, des traînées de sel forment sur nos épaules de ces mots d'amour fou qu'on ne dit qu'à mi-voix. Vient le soir. Dans l'autocar bondé et vieillot qui se traîne vers la gare, un petit maquereau, blanc de colère, les doigts serrés sur le métal gras de la barre d'appui, se laisse injurier en espagnol par ce travesti cap-verdien qui partage sa vie et lui reproche en hurlant d'avoir tout gâché, encore une fois; des poupons effrayés pleurent, exaspérés de fatigue ou de faim, et nous nous sourions, tassés contre la vitre sale. Ensuite, nous courons pour attraper le train.

Et plus tard, mon amour, à la porte San Paolo, nous revoyons le même maquereau qui trotte derrière sa femme furibonde. Sans un regard pour la pyramide de Cestius, Nadia tourne tout de suite à gauche dans la rue Bartolomeo Bossi, et les voilà chez eux : une pièce, deux chaises, des portants chargés de robes sous plastique, des colonnes branlantes de boîtes à chaussures. Sur le matelas posé au sol, Nadia s'est jetée face au mur, Enzo sort de la douche et vient s'allonger nu près d'elle. Il caresse doucement, à travers son maillot, les hanches de sa femme, sa verge minuscule, murmure de petits noms, implore son pardon, et les amants lentement s'endorment, bercés par les vagues lentes de la circulation. Nadia rêve d'une plage de sable volcanique, elle berce leur enfant dans un couffin d'osier posé entre deux pierres, sur une île déserte de la côte croate, tandis qu'Enzo surveille, à l'ombre des palmiers, la cuisson des daurades.

Être humain : je crois que j'aurais tout aimé, le sang battant à mes oreilles, les promenades du soir sur la piazza del Popolo, ouverte aux voyageurs comme une paume, un goût de gazon frais au cou blanc, duveteux, des enfants, le cristal chantant des fontaines, les méandres boueux du sommeil et des rêves. Et plus tard, et le plus tard possible, jusqu'au tremblement de la vieillesse, jusqu'à l'inutile précaution de ses petits pas gauches, jusqu'au temps où le froid de la mort s'insinue en nous le long des trottoirs ombreux, où la morsure des vents d'hiver, l'humidité du fleuve et le givre du temps fêlent nos ossements blanchis. Et j'aurais accepté les sagesses confites, les petits arrangements, et cette raison lâche qu'avec l'âge les plus faibles disent avoir atteinte, et le soulagement veule qui nous souffle la joie d'être encore un vivant, de sentir, en tremblant, les caresses du soleil et du vent, les bouffées de cuisine aux terrasses, la chanson des fontaines. Oui, tout aurait mieux valu que la vieillesse urbaine, le lent effritement des chapiteaux doriques, l'eczéma ocre des enduits, les lèpres blanchâtres qui grignotent en silence mes blocs de travertin grêlés, mes porphyres fragiles oublieux des volcans, l'érosion invincible de mes tiges de marbre à fleurs de Corinthe. Et alors, quand rien ne sera plus possible, quand la mort sera là, tout simplement je refuserai de croire à ce scandale, sous la beauté terrible des ciels vides, et telle qu'elle est aujourd'hui elle me sera alors, impensable, inadmissible. Et, comme un soldat qui n'a cessé, depuis l'aube, de voir tomber autour de lui les camarades sans qu'une balle ne l'atteigne, et qui a bien fini par se croire immortel,

je contemplerai avec stupéfaction, sur mes genoux, mes intestins crevés glissant vers le sol noir, comme un reptile immonde qui se serait glissé là, par surprise, oui, je refuserai de jouer les mourants respectables, les vieillards ennoblis par leurs dernières phrases, je m'accrocherai à mes quarante litres d'eau et à mes quinze kilogrammes de carbone, et je refuse de restituer mon azote, mon calcium, mon phosphore, mes pincées de soufre, de sodium, de manganèse, de fer, d'iode et de chlore, et je tiens également à mes traces de strontium et de molybdène, d'arsenic et de fluor, à mes souvenirs faux d'enfance, à mes couchers de soleil, à toutes mes amours tendres. Il ne sera pas dit que tout ça glissera sans bruit dans le néant des tombes. Pourquoi devrais-je mourir puisque je suis un monde, à ma manière, avec ses pierres et ses étoiles, ses mers et ses forêts? J'en passe.

Être un homme : pouvoir partir le long de routes qui ne mènent pas ici, quoi qu'en disent les nations et leur sagesse morte. Au lieu de quoi : une ville. Et pendant longtemps même, la Ville : Rome. Roma aeterna : une vie sans dormir, et d'abord la fatigue, naturellement, la bouche sèche, et puis les crampes ; ne jamais connaître le sommeil, congelé que l'on se donne, ou qui vous prend ; puis l'au-delà de la fatigue, les hallucinations d'abord, une acuité toujours plus forte, et pour finir le grouillement affreux du multiple, l'accès à la grande nuit claire de l'insomnie, sans profondeur décelable, où l'on voit autant qu'il est possible les choses telles qu'elles sont, terribles, coupantes, arbitraires, démentes : la méchanceté des chaises, la bêtise des fenêtres, la beauté des

femmes, le scandale de la forme des plantes, et naturellement l'aberration de ces mouvements vains des hommes qu'on appelle l'histoire. Accéder à l'au-delà de ce nom de hasard que m'a donné le temps. Rome. Mon nom fait battre tant de cœurs, et moi qui n'en ai pas, moi qui supporte tout, le temps qui n'en finira pas, les injures du soleil, les crachats de la pluie et des vents, j'en pleurerai de rage. Oui, la fatigue d'être une ville m'a saisi quand je t'ai aperçue pour la première fois, mon amour. Et tu n'as pas idée sans doute de ce que ça peut être, une fatigue de ville, le piétinement sourd des chrétiens, des païens, des Barbares, et la répétition des jours et la ronde des nuits et tout le solennel emmerdement des cycles de l'histoire, les hommes, toujours les mêmes quoi qu'on dise parfois, le plus court chemin d'un néant à un autre, des vacuités bruyantes, et bavardes, et collantes, les maladies de peau de la terre salie. Continuelle recrue du genre humain, imbécile routine de leurs bégaiements : quelques enfants morveux se penchent sur des chemins, une procession de fourmis rouges s'avance aveuglément vers des temples ruinés et la poussière retourne à la poussière, toute eau évaporée ; et sur le mur immense de la chapelle Sixtine, voici l'image juste de mes lassitudes. Michel-Ange tend au monde effaré son affreuse dépouille, la liste des élus tient dans un livre minuscule, celle des damnés noircit un énorme volume. La ronde des hommes justes, arrachés au limon de la mort, monte vers un ciel qui me paraît sans joie. Un Christ trop sévère maudit, le bras levé, les damnés innombrables qui tombent vers la nuit, accablés par Charon à grands coups de sa rame,

tandis que les gardiens exigent le silence des badauds, lesquels étrangement se tordent le cou pour admirer des fins qui leur feront horreur, plus tard, tout à l'heure, dans les ténèbres blanches de l'hôpital, quand la mort impensable les aura engloutis, dans un silence étrange, oui, chaque jour est celui du jugement dernier, sans tambour ni trompette.

Et moi je continue de vivre, si c'est encore vivre que d'attendre la mort. Comme un navire en panne traîné par des courants sur des mers inconnues, je flotte au gré des mondes, enviant tous ceux qui s'aiment. J'attends quelque miracle, et j'ai raison d'attendre : bientôt je serai ce jeune homme gracile aux lourds cheveux de nuit qui contemple un palais sans mot dire ; et je te connaîtrai enfin, mon amour.





## *palazzo*

Et maintenant je suis ce jeune homme gracile aux lourds cheveux de nuit qui contemple un palais sans mot dire, en Inde, à Purani Mandi. Il a traîné de cinq à treize ans, l'orphelinat banal, la survie dans les bandes, les petits larcins, les bagarres de rue, les nuits sans sommeil sous la pluie fracassante, les torpeurs de solvants et d'alcool, les trognons de choux rongés, les rapines d'étalage, jusqu'à ce qu'une veuve aussi puante qu'avisée lui propose un travail, le Palais de la Couronne draine tant de touristes, du côté de Ganj Street et près du Taj Mahal dont les pierres s'érodent, inéluctablement. Dans une rue de néons rouges bordée de masures en parpaing, le Blue Paradise : au rez-de-chaussée la vieille maquerelle tricote, dans son fauteuil de rotin ; à l'étage sont les chambres : des matelas de mousse sont jetés sur le sol, des robinets goutte une eau tiède et jaunâtre, des murs nus s'écaillent sous des posters fanés où planent des avions dans le soleil couchant, derrière des hôtesse qui saluent, les mains jointes. L'eau courante ne sert guère,

la crasse excite bien des clients. La bouche d'un jeune homme vaut dix roupies, son cul en vaut trente, et pour peu qu'il accepte de ne pas utiliser de préservatifs, le gain monte à soixante, sans compter les pourboires. La vieille tient au renom de son établissement et proscrit l'enculage sauvage, mais les autres lui apprennent vite comment il faut tailler un petit tube de bois, l'évider, le polir patiemment, former pour le fermer un court bouchon de cire.

Dans la chambre, il refuse toujours le matelas taché et ses poux innombrables, il s'accoude à la fenêtre, il fume lentement, le client s'agite. Au-dessus des bassins immobiles du Mahal, la déesse Kālī se met à danser pour lui seul, et son collier de têtes fait un bruit de crécelle, elle tire une langue écarlate, elle lui tranche la tête et la brandit au ciel, ses seins noirs ont défié les nuages, puis quand le client a fini son affaire, le jeune homme roule soigneusement les billets supplémentaires, les glisse dans le tube, pousse le tube dans son anus. En bas, la vieille raccompagne les hommes puis fouille les enfants, quoique son sens du commerce n'aille pas jusqu'à introduire dans leur cul l'un de ses doigts crochus. Au bout de cinq ans il a économisé assez d'argent pour payer à un passeur l'avance convenue. Sur les bords du golfe Persique d'autres Molochs attendent, impavides, de nouvelles victimes.

À l'aéroport leurs passeports sont confisqués. On leur remet en échange un passe plastifié. Dans une brume de chaleur infernale, des autobus les attendent tout au bout du tarmac, les emmènent vers la cité des travailleurs, au

nord de la capitale, loin des banques glacées, des plages à péage et des hôtels clinquants du centre de la ville. Dans une mer de sable étale, une série de longs bâtiments gris ressemblent à des baraques militaires, devant la mer éternellement bleue, où poussent comme des dardres des îlots de sable blanc apportés du désert en files de camions géants. Les autobus longent les immenses parkings du ministère des Transports, où d'interminables rangées de taxis identiques prennent la poussière, carrosserie crème et toit carmin, fouettés par le sable des dunes, à l'aube veinés d'une rosée sale, dépassent ensuite le mausolée massif du cimetière des pneus, les décharges d'ordures barbelées où couvent jour et nuit les grands incendies noirs qui font vomir les pauvres entassés, pour peu que le vent tourne. Cités des travailleurs : au fronton de chaque baraquement s'étale, en lettres noires bombées au pochoir, le nom de l'entreprise y parquant sa main-d'œuvre. À perte de vue pas une femme. Les coursives sont encombrées, de grands seaux de lessive, de processions de sandales éculées, de caisses de soda. Le soir même, on lui donne rendez-vous pour le lendemain matin, au bord de l'autoroute. Il s'y rend avec les autres, le même autocar sans climatisation file vers la ville. Les vestiges d'une tempête de sable ont plongé le pays dans un bain lactescent où l'aube s'achève en lueurs incertaines. Ils arrivent à l'hôtel vers six heures, pour le service de jour.

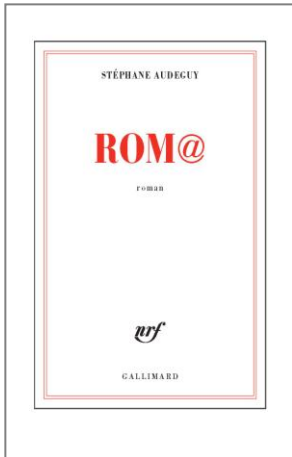
Dans les sous-sols du Park Hotel de la capitale, qui donne sur la crique, on lave le jeune homme à grande eau, on lui fournit un uniforme de coton blanc, des

chaussons de toile claire à semelles de plastique, un chariot. Les nouveaux venus sont invariablement affectés aux toilettes ou aux poubelles. Les toilettes : il s'agit de se tenir debout, le regard fixe, près de son chariot, statufié dans l'axe de la porte d'entrée. Saluer la clientèle avec discrétion, mais seulement si elle semble disposée à attester, par un geste infime de la tête, par un signe esquissé, la présence en ces lieux d'un employé subalterne. Mission complexe, car il est inconcevable qu'une odeur d'excrément ou d'urine flotte dans ces parages, il est intolérable qu'une goutte jaunâtre, une tache brune, souillent les cuvettes ou les sols de marbre. Le client sort en se rajustant, il se lave ou non les mains : à peine a-t-il quitté les lieux, il faut se précipiter, mais sans bruit pour ne pas gêner d'autres clients éventuels, dans la cabine qui vient d'être utilisée, entraînant derrière soi son chariot. Désodoriser l'endroit en veillant à ce que les gouttelettes d'eau parfumée au jasmin diffusées par l'aérosol ne viennent pas humecter la lunette. Effacer soigneusement les traînées de merde avec la balayette, sans oublier de relever l'abattant à la recherche des mouchetures qui se nichent, plus souvent qu'on ne pense, sous le rebord du vase de porcelaine, ensuite nettoyer la balayette, la sécher, essuyer son portant chromé. Effectuer un changement de rouleau de papier hygiénique si celui-ci est réduit plus que de moitié, afin qu'aucun client ne se trouve démuné au milieu d'une opération délicate et ne soit contraint à l'épreuve humiliante de réclamer, le pantalon sur les chevilles et l'anus sali, le supplément de papier nécessaire à son hygiène intime. Accomplir ces

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 3 juin 2011.  
Dépôt légal : juin 2011.  
Numéro d'imprimeur : 79401.*

ISBN 978-2-07-012321-6/Imprimé en France

162103



# Rom@

## Stéphane Audeguy

Cette édition électronique du livre  
*Rom@* de *Stéphane Audeguy*  
a été réalisée le 30 juin 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070123216).

Code Sodis : N31868 - ISBN : 9782072309472.

Numéro d'édition : 162103.